

« Contes du temps qui passe »

Patricia Belzil

Number 73, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Belzil, P. (1994). Review of [« Contes du temps qui passe »]. *Jeu*, (73), 185–186.

« Contes du temps qui passe »

Texte et mise en scène : Gérard Bibeau. Conception visuelle : Josée Campanale ; conception musicale : Robert Caux ; éclairages : Jean Hazel ; comédiens-manipulateurs : Bertrand Alain et Véronique Saint-Jacques. Production du Théâtre de Sable, présentée à la Maison Théâtre du 8 au 30 octobre 1994.

Ogres de jadis et d'aujourd'hui

Rebaptisées Théâtre de Sable, les Marionnettes du Grand Théâtre de Québec poursuivent, dans ces *Contes du temps qui passe*, leur exploration de l'art de la marionnette et des sentiers de l'imaginaire enfantin, toujours avec de grandes bouffées de merveilleux et de lyrisme. Si l'on est envoûté, ici encore, par l'univers scénographique de Josée Campanale et Jean Hazel — les décors et les marionnettes de la première constituent un petit musée, magnifié par les lumières du second —, c'est toutefois la richesse textuelle qui force l'admiration devant ces quatre variations sur le thème de l'ogre : figure menaçante, dévorante, qui prend tour à tour le visage de l'Ogre aux bottes de sept lieues, de la bête féroce, du cancer et de la guerre nucléaire. Pas facile de parler de ces deux derniers sujets à des enfants : on voudrait les mettre à l'abri des vraies peurs, continuer de les rassurer à propos de l'ogre légendaire et du lion, et qu'ils ignorent les véritables monstres sur terre. On songe aux confidences troublantes de la petite héroïne d'*Anna : 6-18*, le très beau document de Nikita Mikhalkov ; interrogée chaque année par le cinéaste, son père, elle

lui révèle, entre autres, sa plus grande peur à ce moment-là : à six ans, la vilaine sorcière, mais à huit ans, la guerre. Car les enfants grandissent, et la nature des dangers qu'ils craignent se précise ; le Théâtre de Sable, avec une approche sensible, montre ces métamorphoses de l'ogre selon une évolution historique — du mythe à l'apocalypse —, cette chronologie faisant écho à la progression même des peurs enfantines.

Chacun des contes se distingue par une approche visuelle et un registre particuliers, ce qui a l'indéniable avantage de renouveler l'intérêt du public. L'histoire du *Petit Poucet* est ainsi racontée avec des formes géométriques, représentation abstraite que les enfants saisissent bien : le Petit Poucet et ses six frères sont de petits ronds surmontés de triangles figurant leurs bonnets, l'ogre est cette grosse boule montée sur de grands triangles (les bottes de sept lieues), etc. Conte humoristique, *le Petit cheval qui hennit mal* est l'histoire farfelue d'un zèbre ayant perdu ses zébrures ; comme il ne peut se camoufler, il est à la merci du lion. Pour lui venir en aide, une petite fille l'emmène au salon de bronzage, qui offre bien entendu un motif de zébrures ; par mimétisme, la petite se fera également « zébrer », se protégeant elle aussi contre les lions. Avec *l'Enfant pâle*, on suit la réflexion d'une fillette dont le compagnon de jeu a succombé à une maladie incurable : c'est une histoire triste, celle d'un enfant qui ne deviendra jamais grand. Ce constat, que fait lui-même l'enfant malade, n'est pas facile à entendre, car « jamais » est un mot cruel dans la bouche d'un enfant, qui devrait pouvoir prétendre à tous les possibles, tous les avenir. La petite se rappelle son ami, il lui manque, elle évoque leurs dernières rencontres. Au milieu du jardin qui sépare les maisons des deux camarades, un carrousel d'anges enfants établit un pont entre la vie et la mort ; la petite,



« L'enfant pâle ». Photo : Claire Morel.

d'ailleurs, continue de « parler » avec son ami, présence immatérielle qui apaise sa solitude. La dure réalité de ce conte était enveloppée d'une grande douceur, grâce à la sérénité du récit rétrospectif. De la même façon, le dernier conte, *le Lapin de lune*, n'était ni agressant ni terrifiant malgré ses accents de fin du monde. Après une catastrophe nucléaire, un enfant reste seul survivant ; pour que la vie reprenne, il doit capturer le lapin de lune, symbole de l'espoir.

Sans censure dans les variantes possibles du thème de l'ogre dévorant, Gérard Bibeau a signé un spectacle intelligent, traversé d'une gamme subtile d'émotions, des plus légères... aux plus graves, dont on veut bien souvent, à tort ou à raison, protéger les enfants.

Patricia Belzil

« La Jeune Fille et la Mort »

Texte d'Ariel Dorfman ; traduction : Denis LeBlond. Mise en scène : Martine Beaulne ; décor et costumes : Richard Lacroix ; éclairages : André Rioux. Avec Louison Danis (Paulina Sallas), Denis Mercier (Gerardo Escoban) et Jean-Louis Roux (Roberto Miranda). Production du Théâtre les Gens d'en Bas, présentée à la Salle Fred-Barry du 26 octobre au 19 novembre 1994.

Bien ficelé

Paulina Sallas vit dans la peur. Dix-sept ans après avoir été torturée et violée par ses ravisseurs, cette chilienne de quarante ans porte toujours en elle le souvenir des souffrances et des humiliations qu'elle a subies. Son mari Gerardo, un homme de carrière récemment nommé à la présidence d'un comité d'enquête sur la torture, fait la rencontre, sur la route qui le ramène chez lui, d'un certain Roberto Miranda, bon samaritain qui offre de le raccompagner après que sa voiture eut fait une crevaison. Homme distingué et bavard, Roberto a un tel besoin de compagnie qu'il débarquera chez Gerardo au beau milieu de la nuit, forçant ainsi quelque peu la reconnaissance de son hôte. Croyant reconnaître chez cet homme son bourreau de jadis (elle avait les yeux bandés au moment de sa séquestration), Paulina décide de le séquestrer à son tour. Solidement attaché et baillonné, Roberto devra assister, impuissant, à « l'hystérie » d'une femme déterminée à lui arracher des aveux. Ce sera le début non pas tant d'un procès que d'un processus de libération par la parole.